Cue
F.RC
8598

TABLEAU

DE L'HISTOIRE

DE JEANNE GRAY,

REINE D'ANGLETERRE.

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

TABLEAU
DE L'HISTOIRE
DE JEANNE GRAY,
REINE D'ANGLETERRE.

CE morceau d'hiſtoire eſt un de ceux qui méritent le plus d'être connus. La ſcène qu'il préſente eſt une des plus intéreſſantes, & des plus tragiques qu'aient jamais enfanté les révolutions d'aucun peuple. L'Angleterre eſt le théâtre où elle s'eſt paſſée. C'eſt l'ambition qui la fit naître; auſſi retrace-t-elle les leçons les plus terribles à ces hommes audacieux qui, dévorés de la paſſion de dominer, ſemblent d'abord être nés pour changer la face de la terre, mais qui loin d'atteindre au faîte des grandeurs, n'arrivent ſouvent que

ſur un échafaud, où le glaive d'un bourreau fait évanouir leurs projets, & leur vie.

Edouard VI étoit monté ſur le trône d'Angleterre. Le duc de Sommerſet ſon oncle, régent de ſes états, jouiſſoit d'une autorité abſolue. Ce miniſtre étoit digne de ſa place : heureux ſi ſon eſprit vaſte & profond avoit eu plus de circonſpection, & moins de facilité à recevoir les impreſſions de la calomnie.

L'avenir oppoſe aux yeux les plus perçans des voiles impénétrables. Il a placé dans un obſcur lointain le ſort qu'il nous prépare. Nous tombons dans l'abîme, dans l'inſtant même où nous nous flattons de l'avoir franchi. Tel fut le deſtin du duc de Sommerſet. Il crut ſon pouvoir aſſis ſur des fondemens inébranlables. Dans cette trompeuſe ſécurité, il n'apperçut jamais le précipice qu'il ſe creuſoit lui-même, en honorant imprudemment Dudley de ſa confiance & de ſon amitié.

Dudley né loin des grandeurs, ſembloit devoir finir ſa carrière dans la médiocrité. Mais il réuniſſoit tous les talens qui pouvoient l'en tirer. Un génie formé pour l'intrigue, une diſſimulation profonde, un eſprit pénétrant, habile à manier les

affaires, un langage flatteur, des manières ſéduiſantes, une politique éclairée, mais ſur-tout une ambition ſans bornes. Ami perfide, ennemi cruel, courtiſan ruſé, il ſavoit adroitement ſemer la diviſion parmi les cœurs les mieux unis, & faire tout ſervir à ſes déſirs effrénés & ſanguinaires.

Sommerſet, qui l'auroit laiſſé languir dans ſon abaiſſement, s'il avoit pu pénétrer ſes deſſeins, & qui ne l'eſtimoit que parce qu'il ne liſoit pas dans les replis de ſon cœur, ſe hâta de jeter les fondemens de ſa fortune. Il ſe déclara ſon protecteur, & lui fraya la route des honneurs. Mais il étoit loin de penſer qu'il répandoit ſes bienfaits ſur l'auteur futur de ſes diſgraces & de ſa perte.

Dudley fut créé comte de Warvick. Flatté de ſon élévation, il conçut les plus hautes eſpérances. Comme il ſentoit combien il lui importoit pour les remplir, de ſe rendre néceſſaire, & de s'aſſervir toujours plus l'eſprit du duc de Sommerſet, il mit ſecrettement en uſage tous les moyens qu'il conjecturoit capables de le conduire à ſon but : il fut aſſez heureux pour n'en point choiſir d'inutiles.

Le duc de Sommerſet ſéduit par les apparences,

croyoit avoir dans le comte de Warvick un ami fidèle, & un des soutiens de sa puissance. Il le combla des marques de son affection & de son estime.

Le comte de Warvick s'applaudissoit de la crédulité du duc. Il poursuivit ses intrigues, il ourdit de nouvelles trames, & prépara adroitement, dans l'ombre de la dissimulation, les coups qu'il destinoit à son bienfaiteur. Il fut bientôt assez puissant pour l'abattre, & pour élever sa fortune sur les débris de la sienne.

Un des principaux ressorts qu'il fit jouer, fut celui de rendre suspectes au duc de Sommerset les démarches de son frère, & de rompre entièrement par cette perfidie, la longue intelligence qui régnoit entre eux. Ensuite il emprunta les couleurs les plus noires pour peindre le lord Seymour, amiral d'Angleterre.

Ces couleurs, plusieurs fois artificieusement présentées, enfantèrent entre cet amiral & le duc de Sommerset, l'inimitié la plus implacable. Cette inimitié eut des suites si fatales, que le duc de Sommerset l'éteignit enfin dans le sang de l'amiral, qu'il fit condamner au parlement.

La fortune continuoit de rire au comte de Warvick. Toutes ſes intrigues avoient un heureux ſuccès. Ses dignités s'accumuloient. Il n'étoit déja plus le comte de Warvick, c'étoit le duc de Northumberland, & le rival le plus redoutable du duc de Sommerſet.

Edouard VI l'aimoit, recherchoit ſes entretiens, & lui confioit tous les ſecrets de l'Etat. Le duc de Northumberland, honoré des bontés de ſon maître, ingénieux à démêler ſon caractère, réuſſit enfin à jeter dans ſon eſprit des ombrages dangereux contre le duc de Sommerſet. Il noircit ſa conduite & ſon miniſtère; le foible & ſoupçonneux Edouard le crut coupable ſur la foi de ſon perfide accuſateur. Il réſolut de s'en venger & de le perdre.

Quand un roi veut punir, il n'eſt que trop obéi. On concerta donc avec art les crimes qu'on vouloit imputer au duc de Sommerſet. On lui intenta le procès le plus injuſte. Ce procès fut inſtruit avec un célérité ſans exemple. Le duc de Northumberland preſſé d'arriver au but de ſes projets, en hâta la concluſion, avec une chaleur digne de ſa cruelle ambition. Le duc de Sommerſet,

victime des noirceurs, fut bientôt décapité à Londres, avec un grand nombre de ſes amis.

Après la mort tragique de ce célèbre miniſtre, le duc de Northumberland placé au plus haut rang près du trône, ſeul dépoſitaire des affaires importantes, reſpecté & craint de tous les courtiſans, chéri de ſon maître, gouverna l'Angleterre avec un pouvoir deſpotique. Ce fut dès-lors qu'il commença à ne s'occuper que des moyens les plus courts & les plus sûrs, pour exécuter les projets ambitieux dont il étoit dévoré.

L'objet de ſes vœux étoit de placer la couronne d'Angleterre ſur la tête d'un de ſes enfans. Ce hardi projet qui auroit déconcerté les plus intrépides politiques, ne lui parut point au-deſſus de ſon courage ni de ſon génie.

Henri VIII avoit déclaré par ſon teſtament, qu'Edouard ſon fils, qu'il avoit eu de Jeanne de Seymour, lui ſuccéderoit. Il avoit ſubſtitué à ce prince la princeſſe Marie, qu'il avoit eue de Catherine d'Arragon; & à Marie la princeſſe Eliſabeth, dont la mère étoit Anne de Boulens. Après Eliſabeth, il avoit appelé à la ſucceſſion de la couronne Françoiſe Brandon, femme du duc de Suffolck.

Northumberland, pour appuyer de quelque prétexte l'uſurpation qu'il méditoit, fit valoir des doutes injurieux touchant la légitimité de la naiſſance des deux princeſſes Marie & Eliſabeth. Il pouvoit tout ſur les volontés du roi. Il ſaiſit le moment favorable de lui perſuader que ſes deux ſœurs ne pouvoient lui ſuccéder, ſans faire réjaillir ſur lui une infamie éternelle.

« Le trône que vous occupez, lui dit-il, eſt » couvert de votre gloire. C'eſt le plus beau de » l'univers : il eſt reſpecté de toutes les nations. » Quel opprobre pour l'Angleterre, s'il étoit avili » par un ſucceſſeur, dont la naiſſance en dégradât » la majeſté !

» Vous le ſavez, Marie votre prétendue ſœur » eſt née d'un mariage inceſtueux, & voilà la » ſource du divorce de votre père avec Cathe- » rine d'Eſpagne. . . . . » Eliſabeth eſt iſſue d'un adultère : ce crime a » conduit Anne de Boulens ſa mère ſur un » échafaud. . . . . » La reine d'Ecoſſe, Marie Stuart, eſt encore moins » digne de paroître ſur votre trône. Livrée aux » erreurs de la religion Romaine, entêtée de ſes

» opinions, elle ne peut manquer d'embraſer le » royaume des feux de la diſcorde civile, & d'éta- » blir par le ſang & le fer, des préjugés qu'elle » adore.

» C'eſt donc à votre prudence d'étouffer les » forfaits de l'avenir, de conſerver ſa ſplendeur » à votre trône, & à vos peuples cette heureuſe » paix qui règne dans la Grande - Bretagne. » Choiſiſſez & nommez vous-même, puiſque » vous en avez le pouvoir & le droit, un ſuc- » ceſſeur héritier de vos vertus & de votre » culte ».

Edouard fut enchanté du diſcours de Northumberland. Ce prince étoit jaloux de ſon honneur, il étoit zélé Proteſtant, & ſa haine éclatoit ſurtout contre ceux qui mépriſoient la nouvelle ſecte. Il ne laiſſoit qu'avec le plus vif regret ſon ſceptre à Marie ſa ſœur qui profeſſoit ouvertement la religion Catholique. Il auroit eu moins de déplaiſir à le voir paſſer dans les mains d'Eliſabeth; mais cette princeſſe ſe conduiſoit, ſur l'article de la religion, avec tant d'inconſtance, qu'elle ſembloit flotter entre tous les cultes, ſans laiſſer démêler quel étoit le ſien.

Edouard vivoit dans une perpétuelle irréſolution qui aigriſſoit les douleurs de ſa maladie. Le duc de Northumberland ravi de l'avoir amené à ce point, & toujours plus ardent à couronner ſon ouvrage, uſa enfin de ce dernier ſtratagème pour le déterminer.

Marie d'Angleterre, ſœur de Henri VIII, & veuve de Louis XII, roi de France, avoit épouſé en ſecondes noces Brandon, duc de Suffolck. Il étoit reſté de ce mariage une fille, qui fut mariée à Henri Gray, marquis de Corſet, & depuis duc de Suffolck. Trois filles naquirent de ce dernier mariage. Les deux cadettes épousèrent, l'une milord Herbert, l'autre milord Leys. On n'avoit encore fait le choix d'aucun époux pour l'aînée appelée *Jeanne Gray*, dont nous ébauchons ici l'hiſtoire. Northumberland l'oſa propoſer à Edouard pour l'héritière de ſon trône. Il lui en fit le portrait le plus avantageux, mais le plus fidèle.

En effet la nature l'avoit embellie de tous les charmes. L'éclat de ſes vertus donnoit encore un nouveau luſtre à ſes attraits. Les vaſtes connoiſſances dont ſon eſprit étoit orné, mettoient le comble à ſon éloge. D'ailleurs elle avoit choiſi

la nouvelle ſecte, comme la plus analogue à la philoſophie qu'elle chériſſoit : choix, qui dans cette circonſtance parloit avec tant de ſupériorité en ſa faveur, qu'il la préſentoit comme ſeule capable d'affermir une réforme, que le jeune ſouverain déſiroit de voir à jamais fleurir dans ſes états.

Edouard touchoit au terme de ſa vie. Il connoiſſoit lui-même Jeanne Gray, qui avoit été élevée auprès de lui. Il fut aiſément vaincu par les raiſons de ſon miniſtre, & prit ſoudain ſa détermination.

Il déclara par ſon teſtament ſes ſœurs Marie & Eliſabeth déchues de leur droit à la couronne d'Angleterre. Il ſubſtitua à leur place, pour ſeule & légitime héritière, Jeanne Gray. Cette étonnante ſubſtitution fut conduite avec tant d'artifice, qu'elle demeura long-temps couverte du voile le plus épais du ſecret.

Cependant la maladie du roi empiroit. Déja l'art humain ne pouvoit plus l'empêcher de deſcendre au tombeau. Northumberland crut qu'il étoit temps de s'aſſurer des fruits de ſes travaux. Promeſſes, intrigues, ſervices, rien ne fut épargné

pour engager les parens de Jeanne Gray à la marier avec le duc de Gilfort, ſon quatrième fils. Le ſuccès répondit à ſes déſirs. Mais ce mariage fut concerté avec tant d'adreſſe, que perſonne ne ſoupçonna le deſſein de Northumberland. Tout le monde fut perſuadé qu'il ne recherchoit qu'une illuſtre alliance.

Pour lui, il goûtoit une joie ſecrète, que le ſouffle de vie, dont Edouard jouiſſoit encore, empêchoit ſeul d'éclater. Enfin les ſouhaits de Northumberland furent remplis, & ſoit que la nature ſe hâtât de le favoriſer, ſoit que lui-même eût par un crime pris des meſures pour aſſurer ſes deſſeins, Edouard expira âgé de ſeize ans.

La mort du roi n'aplanit pas pourtant tous les obſtacles, les deux princeſſes Marie & Eliſabeth avoient de nombreux partiſans & de puiſſans ſecours. Northumberland ſavoit qu'elles ne céderoient pas aiſément leurs droits, & que ces droits n'étoient ignorés de perſonne. Avant donc que d'employer la force, il eut recours à la ruſe. Il cacha quelque-temps la mort d'Edouard, & par les raiſons les plus ſéduiſantes, & les offres les plus flatteuſes, il tâcha d'attirer à la cour Marie &

Eliſabeth. Son deſſein étoit de ſe rendre maître de leur ſort, & d'en faire ſes victimes. Heureuſement ces princeſſes inſtruites par Ruſſel, ne donnèrent pas dans le piége.

Northumberland ceſſa donc de diſſimuler. Il prit conſeil des lieux & des temps. Il donna les ordres qu'il jugea les plus néceſſaires, & ſe rendit, ſans délai, à Sionhouſe, où Jeanne Gray faiſoit ſa réſidence. Le duc de Suffolck, le comte de Pembrocque, & pluſieurs autres grands ſeigneurs formoient ſa ſuite : chacun ſavoit le rôle qu'il devoit jouer. A l'aſpect de Jeanne Gray, ils s'avancèrent tous avec le reſpect, & le cérémonial qu'exige la préſence d'une nouvelle ſouveraine.

Jeanne Gray, inſtruite alors pour la première fois des volontés d'Edouard, les apprit avec un étonnement qui la jeta dans la conſternation. Son eſprit, malgré ſa jeuneſſe, étoit d'une ſolidité à toute épreuve. Les lumières ſupérieures de ſa raiſon lui retraçoient d'avance tous les malheurs de l'avenir, ſi elle ſe rendoit aux vœux de ſon beau-père ; & d'ailleurs les illuſions flatteuſes des grandeurs n'étoient pour elle d'aucun prix. Ainſi, ſans ſe laiſſer éblouir par l'éclat du diadême qu'on venoit

venoit de lui offrir, elle le refusa avec une constance qui étonna Northumberland & toute sa suite.

« Vous ne sauriez, leur dit-elle, concevoir » la surprise où vous me jetez. Ce trône m'ap- » partient-il pour y monter ? Est-il à vous pour » me le donner ? Le monarque qui m'y appelle le » pouvoit-il sans injustice ? Pensez-vous que lors- » que l'univers est informé des droits des princesses » Marie & Elisabeth, je sois la seule qui les » ignore ? Faut-il me déshonorer pour vous plaire ? » Pourquoi ne voulez-vous point voir le précipice » que vous ouvrez sous mes pas, & tous les mal- » heurs inséparables de la témérité de cette réso- » lution ? Ne m'arrachez pas, je vous en conjure, » à ma vie solitaire, elle fait ma félicité. L'inno- » cence dans la retraite n'est-elle pas préférable » aux remords sur le trône » ?

Cette grandeur d'ame, ces réflexions solides, n'éclairèrent point Northumberland ; il redoubla ses instances, auxquelles se joignirent les sollicitations pressantes d'un père pour lequel Jeanne Gray avoit le plus tendre respect, les larmes d'une mère qu'elle aimoit tendrement, les représenta-

tions d'un époux qu'elle adoroit ; ils tombèrent tous à ſes genoux. Jeanne Gray, vaincue par tant d'aſſauts réunis, immola enfin aux égards, à l'amour, à la tendreſſe & au reſpect, le mépris & le dégoût qu'elle avoit pour le diadème.

La Tour de Londres étoit le ſéjour où, ſelon un ancien uſage, réſidoient les rois d'Angleterre, pendant les premiers jours de leur avénement à la couronne. Les ducs de Suffolck & de Northumberland s'en étoient emparés. Ils voulurent que la nouvelle ſouveraine s'y rendît. Les conſeillers, qui formoient une partie de l'aſſemblée, furent forcés d'y accompagner ſes pas. Devenus en quelque façon dans ce lieu les priſonniers de Northumberland, ils n'osèrent réſiſter à ſes volontés. Ils expédièrent des ordres afin que Jeanne Gray fût proclamée reine d'Angleterre ; mais ces ordres, émanés d'un conſeil peu reſpecté, furent à peine exécutés dans la capitale. Le peuple même de Londres, ſurpris de cette proclamation, n'y répondit que par un ſilence injurieux. Le mépris & le mécontentement furent portés ſi loin, qu'ils éclatèrent dans certains quartiers de la ville.

En vain les orateurs de la ſecte réformée épuisèrent l'art de la perſuaſion pour convaincre le peuple des droits de Jeanne Gray : en vain Aidley, évêque de Londres ſignala ſes fameux talens dans un ſermon éloquent, compoſé ſur ce ſujet : toutes ces déclamations furent inutiles; les Anglois ne pensèrent pas moins que l'élévation de la nouvelle reine étoit l'ouvrage de l'orgueil, de l'injuſtice & des cruautés de Northumberland. Les vertus de la belle-fille ne purent éclipſer les vices du beau-père, & chacun demeura perſuadé de l'uſurpation.

Jeanne Gray fut cependant ſaluée reine d'Angleterre. Elle parut au milieu de la pompe de cette magnifique cérémonie, avec tant de majeſté & de charmes, que ſes ennemis même ſe ſentirent ſecrettement preſſés de déſirer qu'elle eût autant de droit au trône, qu'elle s'en montroit digne par ſes vertus.

Cependant Marie n'avoit point laiſſé écouler le temps dans l'inaction. Sa gloire & ſes intérêts lui étoient à cœur; ſes nombreux partiſans formoient déja autour d'elle une brillante cour. Une armée redoutable, renforcée de la cavalerie qu'avoit

amenée la princeſſe Eliſabeth, marchoit ſous ſes ordres. La victoire guidoit ſes pas; chaque jour étoit un jour de triomphe, les peuples voloient de toutes parts ſous ſes drapeaux, & l'Angleterre ſe hâtoit de recevoir ſes loix.

D'abord elle fut proclamée reine à Norvick. Un grand nombre de villes ſuivirent cet exemple, & Londres ne fut pas long-temps à l'imiter.

Northumberland effrayé obſervoit l'orage, il le voyoit groſſir, s'approcher, & prêt à fondre ſur ſa tête. Un déſeſpoir ſecret le rongeoit, mais ſes ennuis étoient vains : Marie triomphante forçoit ſes ennemis à reconnoître ſon pouvoir & à implorer ſa clémence.

Jeanne Gray avoit prévu la tempête, elle n'en fut point alarmée. Elle apprit même ſa deſtitution avec indifférence, & dans cet inſtant de diſgrace & d'accablement, où les terreurs ſaiſiſſent les plus intrépides, elle adreſſa ces paroles au duc de Suffolck ſon père.

« Je perds ſans regret un trône que j'avois ac-
» cepté avec répugnance. Je connoiſſois trop
» combien il étoit facile d'en deſcendre, pour me

» flatter d'y reſter long-temps. Si j'ai permis qu'on » ceignît mon front du bandeau des rois, ce n'eſt » point, vous le ſavez, par un fol orgueil, mais » par l'obéiſſance que j'ai cru devoir à vos ordres, » aux pleurs de ma mère & à la tendreſſe de mon » époux. Le deſtin me tranſporte dans mon pre- » mier état ; c'eſt un bienfait dont je lui rends » grâce, il me redonne ma félicité qu'il m'avoit » ravie ».

On ſera ſans doute ſurpris du langage ſtoïque de cette princeſſe, mais on ceſſera de l'être, ſi on rappelle ſon dégoût pour les grandeurs, la douceur de ſon caractère, ſon amour pour la vie privée, & les lumières de ſon eſprit. Inſtruite par les maîtres les plus éclairés de l'Angleterre, elle avoit fait dans la Philoſophie & dans les Belles-Lettres les progrès les plus étonnans. Elle ſavoit la plupart des langues anciennes & modernes. Etudier étoit pour elle une paſſion, & les amuſemens des perſonnes de ſon ſexe & de ſon rang, une eſpèce de ſupplice.

Un jour que toute ſa famille goûtoit les divertiſſemens de la chaſſe, Roger Aſcham, ſi connu par ſes belles lettres latines, vint lui rendre

visite. Jeanne Gray lisoit si attentivement Platon, que Roger s'approcha d'elle sans que cette princesse l'apperçût. Roger, étonné du choix surprenant de ses plaisirs, osa lui en témoigner son admiration. Jeanne Gray lui répondit :

« Les jeux & les fêtes ont sans doute leurs » charmes, mais la lecture de cet auteur en a » pour moi de plus ravissans. Je laisse ces plaisirs » à la dissipation, & je chéris les délices de ma » retraite ».

La vivacité de son goût pour les Beaux-Arts, sa tendresse extrême pour un époux chéri, & qui méritoit de l'être, rempliſſoient toute l'étendue de son ame.....

Revenons à ses infortunes. Déja Marie avoit été reconnue dans toute l'Angleterre pour légitime souveraine; déja le sceptre n'étoit plus dans les mains de Jeanne Gray : à peine avoit-elle pu le retenir neuf jours. Il étoit passé sans retour dans les mains de sa rivale, qui ne respiroit que la vengeance. Ses ordres furent donnés & exécutés. Jeanne Gray, son beau-père, son père & son époux, furent arrêtés, chargés de fers, & conduits dans la Tour de Londres.

Northumberland, l'objet de la haine publique & du reſſentiment de la reine, fut la première victime dont le nouveau règne exigea le ſupplice. En vain Jeanne Gray ſe dépouilla par un acte authentique de ſa fatale dignité. Ce dépouillement n'appaiſa point le courroux de la reine. L'affront qu'elle croyoit avoir reçu étoit trop profondément gravé dans ſon ame. Elle accepta pour époux Philippe II, roi d'Eſpagne ; mais à peine eut-elle ſigné ſon contrat de mariage, qu'elle fit prononcer une ſentence de mort contre Jeanne Gray & ſon époux. Cependant elle en ſuſpendit l'exécution pendant quelque temps, ſoit par pitié pour la jeuneſſe de ces deux infortunés, ſoit pour ne pas paroître trop empreſſée à répandre le ſang en ouvrant la carrière de ſon règne ; mais la perte de Jeanne Gray étoit réſolue, & un coup du deſtin ſe plut à la hâter.

Le duc de Suffolck, ſon père, du fond de ſa priſon, ne ceſſoit, par des intelligences ſecrètes, de ranimer le courage de ſes amis, de les attendrir ſur ſon ſort, ſur les déſaſtres de ſa famille, & de les exciter à tenter quelque révolution qui changeât la face des affaires. On trama un complot, qui fut découvert ſur le point d'éclater.

Marie craignant qu'on ne voulût encore renouveler les prétentions de Jeanne Gray, réſolut de ſacrifier enfin cette princeſſe à la ſûreté de ſon royaume & à ſa propre tranquillité.

On alla donc lui annoncer qu'il falloit mourir; cet arrêt ne l'étonna pas. Jeanne Gray l'attendoit depuis le moment où elle avoit été arrêtée. Elle connoiſſoit trop les raiſons d'Etat pour eſpérer qu'on la laiſſeroit jouir long-temps de la vie, & ſe diſpoſa à la mort.

Sa religion étoit celle de la nouvelle ſecte. Des prêtres de la communion romaine réunirent pendant trois jours leurs lumières & leur perſuaſion pour lui inſpirer d'embraſſer leur culte : leur miſſion fut inutile. Jeanne Gray demeura inébranlable dans ſes ſentimens. Ce fut pendant ces trois jours qu'elle écrivit cette lettre à la reine :

« Les diſgraces ſont également le partage des » rois & des ſujets. L'homme, en acceptant la » vie, accepte les infortunes. Il eſt un moyen de » les rendre utiles, c'eſt de les ſupporter avec » réſignation à la volonté ſuprême. A quoi bon » la religion, ſi elle n'inſpire le courage & la

» ſécurité... Quel trône eſt inébranlable ! quel
» monarque peut ſe flatter de ne point en deſcendre !
» Mon but n'eſt point cependant de vous inſpirer
» des terreurs. J'oſe croire que la carrière de vos
» jours ſera fortunée, je fais plus : je le déſire
» bien ſincèrement.... Ma ſoumiſſion aux décrets
» de l'Être ſuprême fait toute ma conſolation.
» Je vois la mort ſans la craindre, je découvre,
» dans une vie immortelle, une grandeur qui
» m'inſpire le plus juſte mépris pour les illuſions
» de la terre. Comment regretter les diadêmes
» de ce monde, quand on n'ambitionne qu'une
» couronne dans l'éternité? Voilà ce qui m'occupe,
» & ce qui change les apprêts de ma mort en
» délices..... ».

Jeanne Gray aimoit tendrement la comteſſe de Pembrock ſa ſœur. Elle lui fit préſent, la veille de ſon ſupplice, de ſon nouveau teſtament grec, qu'elle lui envoya, avec cette lettre.

« Vous connoiſſez toute l'étendue de ma ten-
» dreſſe, & je n'ignore point combien mes revers
» percent votre cœur. Mais qu'eſt-ce que la vie ?
» un cercle de vaines eſpérances, & de diſgraces.
» Ceſſez de vous affliger de mon deſtin : un

» inſtant de plus ſur la terre eut peut-être ajouté
» à ſa fatalité. L'Être créateur tient les rapides
» momens de nos jours dans ſes mains. Il veut
» trancher le fil des miens, j'adore ſes décrets.
» Je vole avec joie à ſes pieds, où il m'appelle.
» C'eſt lui qui m'ordonne de vous quitter;
» mais notre ſéparation ne ſera pas éternelle. Cette
» chère ſœur que j'abandonne, viendra un jour
» ſe rejoindre à moi, dans le ſéjour de la félicité
» immuable. Toutes mes douleurs s'éclipſent à
» cet heureux eſpoir. La mort ne m'offre plus
» que des charmes..... Conſervez comme un dépôt
» précieux le préſent que je vous fais. Apprenez,
» en le liſant, que tout eſt vanité ſur la terre,
» & qu'il n'eſt rien de réel que les grandeurs
» du ciel.... Adieu.

Comme elle étoit perſuadée que ſon père n'échapperoit pas à la vengeance de ſes ennemis, elle crut devoir lui donner une dernière marque de ſon amour, en lui envoyant encore cette lettre, pour l'exhorter à la conſtance.

« Il eſt peu de héros qui n'aient été en butte
» aux outrages du ſort. Les infortunes ſont la
» pierre de touche du vrai courage. Vous vous

» êtes montré au-deſſus de vos proſpérités ;
» paroiſſez aujourd'hui au-deſſus de vos revers.
» La coupe des maux s'éloigne des lèvres de celui
» qui les brave. Le lâche eſt contraint de boire
» juſqu'à la lie l'amertume de leur calice..... Le
» tombeau n'eſt point un ſéjour de tourmens,
» c'eſt un aſile de repos, où le cri du ſecourable
» trépas appelle les infortunés, c'eſt le lieu d'où
» ils prennent l'eſſor vers le bonheur..... La mort
» n'eſt point terrible pour le ſage, elle n'oſeroit
» paroître à ſes yeux ſous un maſque effrayant.
» Le tranchant de ſon glaive n'abat point l'homme
» vertueux, il ne fait que briſer les fers qui
» l'attachent à la terre, il ne fait que lui prêter
» les ailes de la liberté, pour s'élever de ce ſol de
» misères dans les régions céleſtes, ſa dernière
» patrie, où les mains de l'Eternel diſpenſent les
» couronnes immortelles..... J'ai puiſé ces vérités
» dans vos leçons, il vous reſte aujourd'hui à les
» mettre en uſage, pour votre félicité devant
» Dieu, & pour votre gloire devant les hommes....

Enfin le jour fixé pour ſon exécution arrive, ſon époux lui demanda, avec les plus vives inſtances, de lui accorder la conſolation de la voir avant d'expirer, mais Jeanne Gray eut aſſez de courage pour s'interdire une ſi déchirante entrevue.

« Nos cœurs, lui manda-t-elle, ont beſoin d'une » force peu commune ; ne cherchons point à les » amollir dans des adieux plus douloureux que » conſolans, il nous reſte peu de temps à être ſéparés. » Armons-nous de patience, encore un inſtant » de ſéparation, & nous allons être réunis par » des liens que les revers ne ſauroient plus briſer, » & dont une félicité éternelle formera elle-même » les nœuds ».

D'abord il avoit été réſolu que Jeanne Gray & ſon époux ſeroient décapités, l'un après l'autre, ſur le même échafaud ; mais la crainte qu'un ſpectacle ſi tragique n'excitât quelque émeute parmi le peuple, rendit le conſeil plus prudent. En effet, il étoit à craindre qu'on ne verroit pas à Londres, ſans ſédition, le fer d'un bourreau moiſſonner tant de charmes & de jeuneſſe, que décoroit le ſang le plus illuſtre.

Les ordres furent changés. Il fut arrêté que Jeanne Gray & ſon époux ſubiroient le même jour leur ſupplice, mais ſur des échafauds placés dans des lieux différens. Tout fut donc ainſi préparé pour cette cruelle tragédie.

Jeanne Gray de la fenêtre de ſa priſon apperçut

ſon époux qu'on menoit au ſupplice. A ce douloureux aſpect, elle ſentit ſon cœur ſe détacher & voler auprès de lui : elle lui donna toutes les marques d'affection que pouvoit lui permettre ſa triſte ſituation ; cependant ce ſpectacle n'altéra pas ſa conſtance, on ne la vit ni changer de couleur, ni répandre des larmes.... Elle attendoit elle-même l'inſtant où elle devoit faire le même ſacrifice ; lorſque ſes yeux furent frappés du char tout ſanglant qui rapportoit le corps d'un époux ſi cheri, elle s'écria :

« Adieu, chère moitié de moi-même : il ne reſte » donc plus ſur la terre que la plus vile partie » de ton être ! l'autre eſt déja dans la demeure » des juſtes, tu ne m'y attendras pas long-temps. » J'irai bientôt reſſerrer avec toi les liens des » bienheureux.

Enfin l'inſtant du trépas arrive, elle marche vers le lieu qui devoit ſervir de théâtre à ſa mort. Elle avoit auprès d'elle *ſir Joha Gage*, gouverneur de la tour de Londres. Cet Anglois chargé de l'accompagner à l'échafaud, & rempli de vénération pour elle, la ſupplia de vouloir bien l'honorer de quelque légère marque de ſa généroſité, qu'il

pût conſerver toute ſa vie comme le tréſor le plus précieux. Elle lui fit préſent de ſes tablettes, dans leſquelles on trouva trois ſentences qu'elle y avoit écrites à l'aſpect du cadavre de ſon époux. La première étoit en grec, la ſeconde en latin, & la troiſième en anglois : en voici le ſens.

« Mon corps a ſubi la rigueur de la juſtice des » hommes ; mais la miſéricorde du Très-Haut » ſauvera mon ame des vengeances divines.

» Si la ſévérité de mon châtiment étoit due à » ma faute, elle ne l'étoit point à mon inexpé- » rience, ni à ma jeuneſſe.

» Je n'ai pu trouver grâce devant mon ſiècle. » J'oſe eſpérer de l'obtenir devant Dieu & devant » la poſtérité » ?

L'aſpect de l'échafaud n'obſcurcit point ſon front de ces nuages dont l'appareil de la mort couvre les ames vulgaires, elle y monta ſans terreur, & y parut avec un air ſerein & majeſtueux. Elle ſe tourna ſoudain vers les ſpectateurs auxquels elle adreſſa ces mots :

« L'événement qui m'a conduit ſur ce théâtre

» de mort eſt connu de l'univers. Je ne dois donc » vous découvrir que les ſentimens de mon cœur, » que vous pouvez ignorer.... Si je ſuis coupable, » ce n'eſt point pour avoir eu la témérité d'eſſayer » un inſtant une couronne que je ne devois » point porter. C'eſt pour n'avoir pas eu aſſez de » conſtance pour la refuſer ; mais combattue par » tout ce que la nature a de plus reſpectable & » de plus invincible, j'ai cru malheureuſement, » après une longue réſiſtance, devoir céder aux » aſſauts de la tendreſſe, & du reſpect, qu'on » ne m'avoit pas inſtruite à braver. Voilà tout » mon crime, & l'hiſtoire de ma conduite.... » Puiſſe ma ſoumiſſion à mon ſupplice ſatisfaire » la majeſté offenſée du trône, & l'atteinte don- » née aux loix de l'Etat ! J'avoue que je ſuis punie » avec juſtice, pour avoir été l'inſtrument de l'am- » bition d'autrui, & que le crime de fait ne ſauroit » jamais être juſtifié par la pureté des intentions.... » Puiſſe le tableau des événemens de ma vie, » en inſtruiſant les ambitieux de la terre, donner » un frein à tous ceux qui voudroient à l'avenir » tenter de marcher ſur des traces ſi périlleuſes » ! .... Elle ordonna ſoudain à ſes femmes de la déſha- biller, enſuite d'une conſtance aſſûrée, elle tendit le cou au bourreau, & ſa tête tomba dans l'inſtant même ſous le glaive.

Ainſi périt à l'aurore de ſes années une princeſſe ornée des dons les plus précieux de la nature, qui par ſes rares talens, ſes ſublimes lumières, faiſoit la gloire de ſa nation, & qui, loin de l'éclat du trône qu'elle mépriſoit, auroit pu, dans le ſein de la retraite qu'elle chériſſoit, goûter pendant une longue chaîne de jours, une félicité préférable à celle des plus glorieux monarques..... Ses perſécuteurs les plus ardens, Marie elle-même, ſentirent, au récit de ſa mort, leurs cœurs s'attendrir; leur haine expira, & leurs yeux furent forcés à honorer ſa deſtinée d'un tribut de larmes..... On dit encore que Morgon, qui avoit prononcé la ſentence, fut pénétré d'un ſi vif regret, & ſaiſi de tant de terreur, qu'il tomba depuis dans une frénéſie qui abrégea ſes jours, & termina ſa vie.

Fin du Tableau de l'Hiſtoire de Jeanne Gray.

JEANNE GRAY,

POÈME.

MUSE, quitte les cieux, & ces tons ſolemnels
Conſacrés aux récits des décrets éternels,
Entends ma voix : deſcends de ton ſéjour ſublime :
Fends les airs : viens remplir le déſir qui m'anime.
Trace une auguſte Reine aux yeux de l'univers :
Peins ſon courage encor plus grand que ſes revers.
Prenons ſoin de ſon nom, éterniſons ſa gloire.
Que chaque cœur lui dreſſe un temple de mémoire.
Enfante des accens dignes de ſes malheurs,
Et que de tous les yeux tes ſons tirent des pleurs !

Vous, Belles qui vivez ſur cette heureuſe rive,
Prêtez à mes accens une oreille attentive.
Sexe enchanteur, qui fais l'ornement du ſejour
Où le ſort a voulu me départir le jour :

Toi qui règnes ſur nous avec tant de puiſſance,
De tes charmes vainqueurs la vertu te diſpenſe.
Elle ſait t'enrichir de dons plus révérés.
Et te donner des droits plus sûrs, & plus ſacrés;
Mais lorſque la jeuneſſe accompagne tes traces,
Que ſous un beau viſage, où reſpirent les Grâces,
De l'auguſte vertu tu nous offres les traits;
Si pour faire encor mieux triompher tes attraits,
Le deſtin t'a placé ſur un fameux théâtre,
De tes charmes vainqueurs qui n'eſt pas idolâtre?
Qui ne voit point en toi, ſur ce ſol embelli,
L'être le plus touchant, & le plus accompli?
Quel cœur, dans les tranſports d'une invincible ivreſſe,
N'eſt pas tenté d'unir le culte à la tendreſſe,
Et ſur l'autel des Dieux, d'offrir à ta beauté
Un encens, qui n'eſt dû qu'à la Divinité.

Dans le ſein du néant d'Ormond (*a*) attendoit l'être,
Et ſon illuſtre Reine étoit encor à naître.
Mais pour voir éclater la plus haute vertu,
La ſuperbe Albion n'avoit point attendu

(*a*) Il étoit de l'illuſtre famille des Ormonds-Burler, Gouverneur d'Irlande, & Général de l'Armée Angloiſe en 1712.

Que le tems, ſur ſon aîle, en vainquant les obſtacles,
Eut de l'immortelle Anne (*b*) amené les miracles.

Marie au champ de Mars commandoit ſes guerriers,
Et marchoit vers ſon trône à l'ombre des lauriers.
Ses légions volant de victoire en victoire,
Venoient, voyoient, vainquoient, & ſe couvroient
de gloire.
L'ambitieux Dudley, tremblant de leurs ſuccès,
Déſeſpéroit déja de ſes hardis projets,
Quand l'Angleterre vit une jeune héroïne,
Qui du ſang de Suffolck tiroit ſon origine,
Portée innocemment, par le crime d'autrui,
Sur un trône uſurpé, chancelant, ſans appui,
Au milieu de l'éclat, des grandeurs & des grâces,
Y braver quelque-temps l'envie & les diſgraces.
Mais tombant tout-à-coup, dans la poudre & les
fers,
Soutenir, ſans terreur, les plus affreux revers. . . .

C'en eſt fait, le deſtin en vain la perſécute,
Son ame s'eſt déja remiſe de ſa chûte.

(*b*) Anne, Reine d'Angleterre, fille puînée de Jacques II, Roi de la Grande-Bretagne, & d'Anne Hyde; elle ſuccéda au Roi Guillaume Henri, ſon beau-frère.

Mais, ô toi qu'elle adore, époux infortuné,
Que par ſes jeunes mains l'amour a couronné,
A l'aſpect des malheurs, qui fondent ſur ta tête,
Gilfort, quel eſt l'abîme où la douleur te jette? ...

C'eſt l'unique tourment que ſon épouſe craint.
L'univers attendri les admire & les plaint.
Elle ne l'a point vu depuis que l'infortune
A rendu leur diſgrace & leur chûte commune.
Elle tremble, friſſonne, & brûle de le voir. . . .
La pitié, le regret, la tendreſſe, l'eſpoir,
Au lieu qui le retient la guident & l'entraînent.
La porte alloit s'ouvrir... ſes terreurs la ramènent.
Elle pâlit, s'arrête; elle héſite, s'enfuit. . . .
Mais vers ce lieu fatal un tranſport la conduit.
Elle entre; elle apperçoit l'époux qu'elle déſire.
Elle veut lui parler; ſa foible voix expire.
Ses yeux noyés de pleurs n'oſent fixer Gilfort;
Elle craint trop l'aſpect de ſon malheureux ſort.

Enfin ſur ſon époux elle ſe précipite,
Lui dérobe, avec art, le trouble qui l'agite.
Le preſſe dans ſes bras, cherche à le conſoler,
Compoſe ſes regards, qu'elle n'oſe voiler.
Elle y montre une paix qu'en vain ſon cœur implore.
Mais pour mieux lui cacher l'ennui qui la dévore,

Sa voix avec douceur fait entendre ces mots :

« Ceſſe de ſuccomber ſous le poids de tes maux.
» Si l'arrêt du deſtin nous ôte une couronne,
» Ne nous reſte-t-il pas un cœur que rien n'étonne ?
» La perte des grandeurs doit-elle t'affliger ?
» Penſe que des malheurs elle eſt le plus léger.
» N'attends de tes vertus l'auguſte récompenſe ;
» Qu'au ſublime ſéjour, où nulle différence
» Ne diſtingue un mortel ſur le trône exalté,
» Du mortel que le ſort en a précipité.....
» Hé ! que m'a donc ravi la fortune jalouſe,
» Du vertueux Gilfort, ne ſuis-je pas l'épouſe ?
» J'ai ceſſé de régner..... Le bonheur d'être à toi
» Vaut mieux que l'univers proſterné devant moi....
» Marie à nos tourmens peut devenir ſenſible ;
» Son cœur n'eſt point armé d'une haine inflexible.
» Cachés, loin de ſes yeux, dans un aſile obſcur,
» Nous y pourrons goûter encor un bonheur pur.
» Bientôt nous la verrons ceſſer de nous pourſuivre.
» Moi, dans tous les déſerts je ſuis prête à te ſuivre ;
» Et tout ce qu'en puiſſance on t'enlève en ce jour,
» Ton épouſe ſaura te le rendre en amour.....
» Qu'importent les grandeurs ! que d'autres y prétendent.....
» Ah ! je vois que déja nos deux ames s'entendent.

» Je lis dans tes regards ton intrépidité.
» L'homme n'eſt vraiment grand que dans l'adverſité.
» Montre que ſans regret, quoiqu'il puiſſe y prétendre,
» Du plus ſublime trône un héros peut deſcendre.

Tel de ſon tendre amour fut le premier effort.
Mais un noir avenir épouvante Gilfort.
Il craint qu'une tempête, encore plus cruelle,
Ne ſe forme en ſecret, & ne fonde ſur elle. . . .

Cet avenir arrive, il ſe montre à leurs yeux.
La porte s'ouvre : un garde alors marche vers eux:
Reine barbare, c'eſt un de tes émiſſaires,
Il brûle de remplir tes ordres ſanguinaires.
Que vois-je ? Il s'attendrit ! Sera-t-il pardonné
D'avoir lui-même plaint ce couple infortuné ? . . .
Mais de quelles couleurs emprunter les nuances,
Pour peindre avec ſuccès ſes cruelles ſouffrances,
Quand des bras d'un époux, qui l'enchaîne en ſon ſein,
Par un ordre funeſte on l'arrache ſoudain ? . . .
Un fatal déſeſpoir . . . . Non, bientôt ſa conſtance
Sait encore ſoutenir cette terrible abſence.

Gilfort, demeuré ſeul, vaincu par ſes malheurs,
Foible, n'en pouvant plus, s'aſſied baigné de pleurs.

Il voit ſans nul retour ſes grandeurs éclipſées ;
Il roule en ſon eſprit les plus triſtes penſées :
Mille tableaux ſanglans ſe montrent à ſes yeux....
Souvent dans un tranſport ſe levant furieux,
Il court ouvrant les bras, il ſemble les étendre,
Comme pour embraſſer une épouſe ſi tendre ;
Mais ſoudain oppreſſé d'un chagrin dévorant,
Il retombe ſans force, immobile, & mourant.
Tantôt de ſes fureurs ſuivant la violence,
Dans ſon palais déſert il court, erre en ſilence ;
Mille ornemens pompeux, qu'il voit de toutes parts,
En attriſtant ſon ame, offenſent ſes regards.
Il accuſe du ſort les barbares caprices,
Il penſe que le Ciel, auteur de ſes ſupplices,
Forma l'affreux bandeau dont ſon front fut orné,
Pour qu'il fût des humains le plus infortuné,
Il maudit des grandeurs l'illuſion fatale :...
Ses yeux ont rencontré la couche nuptiale,
Sur ce terrible objet ils demeurent fixés.
Sa douleur ſe repaît de ſes plaiſirs paſſés.
O vous, qu'il éprouva, tranſports remplis de charmes,
Que vous êtes ſuivis d'amertume & d'alarmes !...

Dieux! comment le bonheur nous échappe & nous fuit!
Qu'eſt devenue, hélas! cette charmante nuit
Où ces jeunes époux, dans le ſein des délices,
De leurs embraſſemens goûtèrent les prémices?
Sur ſon char argenté la Lune dans les cieux
Commençoit de ſon cours le cercle radieux;
Son orbe embelliſſoit cette nuit fortunée:
Sa paiſible lumière, aux Amants deſtinée,
Sur le lit nuptial déployant ſa clarté,
Invitoit à l'amour, flattoit la volupté:
Elle apperçut Gilfort, dans ſa couche éclatante,
Poſſeſſeur des appas de ſa timide Amante,
La preſſer tendrement de ſes bras amoureux,
Dévorer ſes attraits, l'embraſer de ſes feux.
L'accabler des tranſports de l'amour qui le preſſe,
Et tout entier en proie aux feux de ſa tendreſſe,
Enivrer tous ſes ſens de ſes charmes divins,
Cachés juſques alors aux regards des humains....
Maintenant ce bel aſtre, en ſuivant ſa carrière,
Ne luit que triſtement ſur ce lit ſolitaire.
Ces deux Amans ont vu le bonheur de leurs jours
S'évanouir avant le terme de ſon cours.
Dans quel gouffre de maux ce ſouvenir le plonge!
Tant d'amour, de grandeur, ont moins duré qu'un ſonge.

Ainſi dans nos climats un orage fougueux
Ternit l'azur brillant des campagnes des cieux.
Tous les vents déchaînés s'échappent des nuages,
Ils fondent à la fois ſur nos fertiles plages,
Enlèvent à Cérès les plus beaux de ſes dons,
De leurs épis dorés dépouillent les moiſſons;
Font gémir, ſur les monts, les forêts inclinées,
Et couvrent les guérêts de fleurs qu'ils ont fanées.
L'hiver ſe montre alors au milieu des étés,
Des feux brûlans du jour il voile les clartés,
Couvre de ſes horreurs la Nature étonnée,
Renverſe les ſaiſons, & l'ordre de l'année.....

Mais dans quel noir cachot, loin des yeux d'un époux,
Victime des fureurs d'un barbare courroux,
S'eſt donc vu entraîner cette épouſe fidelle?...
Quel contraſte effrayant! quelle ſcène cruelle!
Quels objets ont frappé ſes regards éperdus!
Quels ſentimens d'horreur à ſon ame inconnus!...

Ce n'eſt plus ce palais, cette pompe du trône,
Ces égards, ces reſpects, qu'inſpire une couronne,
Cette cour, qu'une Reine entraîne ſur ces pas:
Hélas! ce ſont par-tout des ſignes de trépas,
De la fureur des Rois des monumens funèbres,
Et d'un ſombre cachot les épaiſſes ténèbres.

Au lieu de ſon époux, pour tout être animé ;
Elle n'apperçoit plus qu'un ſatellite armé,
Dont l'aſpect menaçant, & le maintien terrible,
De crainte, à chaque inſtant, glacent ſon cœur
ſenſible.

Avant qu'au char du jour l'Aurore ouvre les cieux,
Qu'aux regards des humains elle montre ſes feux,
Qu'autour de ſa priſon ſes clartés ſoient lancées,
Son eſprit eſt frappé de plus noires penſées. . . . .
Le ſoir elle n'apprend le retour de la nuit
Que par les ſons perçans, par le lugubre bruit
Qu'un ſatellite excite, au moment qu'elle arrive,
En fermant les verroux ſur ſa triſte captive.
Il va goûter en paix un tranquille ſommeil,
Elle ne connoît plus ni repos ni réveil. . . .

Quel changement, grand Dieu! quel tiſſu de
misères
Pour quiconque le voit avec des yeux vulgaires :
Mais la jeune Suffolck, ſous le joug des douleurs ;
D'un œil bien différent ſait fixer ſes malheurs,
Dans leur creuſet ſa gloire & ſa vertu s'épure. . . ;

C'eſt dans cet abandon de toute la Nature,
Dans cet inſtant fatal, où les calamités
Réuniſſent, ſur nous, tous leurs traits redoutés,

Où l'ame à tous les maux se sent livrée en proie.
Que la Religion triomphe & se déploie,
Et que son bras vainqueur, appui des malheureux,
Se plaît à leur prêter ses secours généreux.
D'une divine ardeur sa flamme les embrase. . . .

Saisis d'étonnement & ravis en extase,
Ou plutôt pénétrés d'une juste terreur,
Nous fixons en tremblant l'étonnante hauteur
Où s'élève un mortel, de qui l'ame sublime
Soutient tous les revers dont le fardeau l'opprime.
A peine de nos yeux croyons-nous le rapport,
Lorsque nous le voyons luttant contre le sort,
Défiant à la fois ses coups & ses menaces,
Sourire fièrement sous le faix des disgraces,
Et lui-même adoucir l'amertume des pleurs
Que son état arrache à ses consolateurs.

La fille de Suffolck, dans sa retraite horrible,
Oppose à ses malheurs un courage invincible.
Mais du fond ténébreux de ce sinistre lieu,
Ses funèbres accens s'élèvent jusqu'à Dieu.
A genoux, soulevant ses mains appesanties,
De l'étreinte des fers indignement flétries,
« Entends ma voix, dit-elle, & daigne m'exaucer,
» Dieu puissant, c'est à toi d'exalter, d'abaisser :

» C'eſt toi qui de la poudre élèves ſur le trône
» Ces mortels ignorés, que la nuit environne,
» Et qui, dans ton courroux, replonges quelquefois
» Dans l'ombre de l'oubli les rejetons de rois.
» J'ai moi-même éprouvé, dans mes jeunes années,
» Les révolutions de ces deux deſtinées.
» Je ſens, qu'en cet abîme, où l'opprobre me ſuit,
» De mon abaiſſement la nature gémit;
» Mais je conſerve encor ce généreux courage
» Qui contre les revers eſt l'égide du ſage.

» Si dans l'enchantement de la proſpérité,
» Sur ce trône gliſſant, qui me fut préſenté,
» Au milieu des plaiſirs, au ſein de leurs preſtiges,
» Mon cœur s'eſt défié de l'eſprit de vertiges,
» Si toujours la ſageſſe a marché devant moi,
» Que je trouve ma force & mon appui dans toi:...
» Mais c'eſt pour mon époux que ſur-tout je
» t'implore,
» Hélas! c'eſt le ſeul bien que je poſsède encore:...
» Si d'avoir eſſayé la couronne des rois
» Eſt un crime proſcrit par tes ſuprêmes loix,
» Non, ce n'eſt pont Gilfort, c'eſt moi qui l'ai reçue,
» Que de tes châtimens la juſtice imprévue
» Sur mon front criminel réuniſſe ſes coups;
» Grand Dieu! que je ſois ſeule en butte à ton
» courroux;

» Qu'un époux innocent me ſurvive & s'illuſtre ;
» Que ſur ſon front la gloire offre ſon plus beau luſtre ;
» Que ſur ce ſol coupable, & du crime habité,
» Il ſoit un monument ſauvé par ta bonté...
» Rends encor au héros, dont j'ai reçu la vie,
» Tout l'amour dont pour moi ſon ame fut remplie.
» Si je vois épargner ces deux mortels chéris,
» Je croirai que mon Dieu fut ſenſible à mes cris,
» Et je te bénirai quand dans l'horreur des gênes,
» Un bourreau de mon ſang épuiſeroit mes veines....

O conſtance ! ô vertu des ſublimes héros,
Comment d'un ennemi tu rends vains les aſſauts....

Lorſque l'homme, irrité contre la deſtinée,
Oppoſe, pour la vaincre, une ame mutinée,
Il rend lui-même encor plus terribles ſes coups ;
Il provoque ſa main, il aigrit ſon courroux :
Le plus léger malheur en tourmens eſt fertile :
Dans une ſeule mort il en éprouve mille.
Mais quand, ſans murmurer, il ſubit ſon deſtin,
Quand d'un Dieu, qui le frappe, il reconnoît la main,
D'un courage nouveau ſa conſtance l'enflamme.
Un eſpoir conſolant s'allume dans ſon ame,
Et tel qu'un rocher ſtable en l'abîme des eaux,
Il ſe rit de l'orage & du courroux des flots....

Déja l'on touchoit preſque à ce jour redoutable,
Où dans ſes cruautés Marie inexorable,
Se flattoit d'aſſouvir, au gré de ſes ſouhaits,
Sa fatale vengeance, avide de forfaits.
C'étoit la veille enfin de ce jour de ſupplice,
Où la barbare oſa répandre, avec délice,
Un ſang que l'innocence eût dû faire épargner;
Mais que n'oſes tu pas, ô fureur de régner!
C'eſt toi, qui fis changer, pour frapper tes victimes,
Des actes de juſtice en d'exécrables crimes....

Le ſoleil, en tombant dans les flots écumeux,
Enveloppa ſon front de voiles ténébreux;
Et parut s'attriſter, en rouvrant ſa carrière,
De la néceſſité de donner la lumière.
La nuit, qui précéda ſon retour radieux,
Aux humains effrayés déroba tous ſes feux;
Une lugubre horreur la couvroit de ſes voiles,
Le ciel étoit par-tout ſans azur, ſans étoiles;
Les mugiſſemens ſourds des vagues de la mer,
Et la pluie en tombant des plaines de l'éther,
Sembloient du lendemain, par leurs ſons léthargiques,
Annoncer les forfaits & les ſcènes tragiques.....

Sous le fardeau des fers, agité du remords,
Le crime ne dort point, mais l'innocence dort.

Le ſommeil deſcendu ſur une aîle légère,
De la jeune Suffolck vient fermer la paupière;
Un ſonge ſéduiſant ſe plaît à la flatter;
Sur un trône impoſteur il la fait remonter,
Son front eſt de nouveau paré d'un diadême;
Tout reſpecte, tout craint ſa volonté ſuprême:
Elle voit ſes vaiſſeaux dominer ſur les mers;
Ses ſoldats belliqueux, dans cent climats divers,
Pour l'immortaliſer ſignalent leur vaillance;
Ils portent en tout lieu l'ombre de ſa puiſſance.
Le ſort ſemble briguer de remplir ſes projets,
Elle marche au milieu de ſes nombreux ſujets,
Dans l'appareil brillant de la pourpre royale....
Elle a ſu triompher d'une fière rivale;
Dans le ſein ténébreux du plus noir des cachots
Elle l'entend gémir & pouſſer des ſanglots:
Bientôt elle la voit ſuppliante, enchaînée,
A ſes pieds en tremblant ſe jeter proſternée,
C'eſt elle qui, malgré ſa juſte inimitié,
Daigne encor l'honorer d'un regard de pitié,
Dont le cœur attendri s'émeut de ſa diſgrace,
Et prête à ſe venger lui préſente ſa grace.
Des fantômes nombreux aſſervis à ſes loix,
Célèbrent ſa victoire, & chantent ſes exploits....

Le jour paroît: l'éclat de ſa ſplendeur naiſſante
Commence à ſe jouer ſur l'onde frémiſſante,

Il dore les coteaux & l'ombre qui blanchit,
A l'aſpect de ſes feux, vers l'occident s'enfuit.
L'homme ſe livre encor à ſes ſueurs ſtériles,
Le bruit de ſes travaux retentit dans les villes.
L'Ambition, l'Orgueil, les Soupçons déchirans,
Raniment la vengeance en l'ame des tyrans.
Le jeune époux s'éveille, & ſes vives tendreſſes
A ſa chère moitié prodiguent ſes careſſes.
La fille de Suffolk, hélas! à ſon réveil
Ne voit que de la mort le funèbre appareil,
Elle ne ſe plaint point d'un ſi perfide ſonge,
Elle fait à la nuit pardonner ſon menſonge,
Et mon trône, dit-elle, & mes vaines grandeurs,
Qu'étoient-ils donc, ſinon des rêves impoſteurs,

Ce ſouvenir amer n'a rien qui l'importune,
C'eſt en ce moment même, ô malheureux Gilfort,
En ce moment, qu'on vient l'aſſurer de ſa mort.

O Dieu, qu'il eſt cruel pour une jeune Reine,
Qu'à la vie, aux plaiſirs, aux grandeurs tout enchaîne,
De ſe voir entraîner, dans la nuit du tombeau,
Quand de ſes plus beaux jours s'allume le flambeau,
D'éprouver de la mort les plus vives alarmes,
Au moment où le temps vient de finir ſes charmes,

De faire épanouir l'éclat de ſes beautés ;
Et d'animer l'amour dans ſes ſens enchantés....
Qu'il eſt affreux, grand Dieu ! pour une tendre épouſe,
Du bonheur d'un époux, du ſien propre jalouſe,
De perdre cet époux,... de paſſer de ſes bras
Dans les bras deſtructeurs de l'horrible trépas,
De ſubir les rigueurs de cette deſtinée,
Preſqu'en formant les nœuds d'un auguſte hymenée,
D'entendre les accens de cet arrêt fatal,
Au ſortir de l'autel & du lit nuptial,
En venant de goûter de l'hymen tous les charmes,
Toute troublée encor de ces tendres alarmes
Qu'inſpirent de l'amour les innocens déſirs,
Et les premiers eſſais de ſes chaſtes plaiſirs....

S'arracher de Gilfort !... O barbare contrainte !
Des nœuds les plus ſacrés briſer ſitôt l'étreinte :
Comment le laiſſer ſeul dévoré de regrets,
Déſeſpéré, mourant, malheureux à jamais ?...

Vaines proſpérités qu'elle s'étoit tracées,
Vous avez donc en vain occupé ſes penſées :
Cette chaîne de jours marqués par le bonheur,
Ces raviſſantes nuits, dont le charme vainqueur
Attache les Amans, favoriſe leurs flammes,
Ranime les tranſports qui confondent leurs ames ;

Ces plaiſirs ſi charmans d'une ſociété,
Dont les nœuds ſont tiſſus par la félicité,
Et ces plaiſirs encor, qui ne doivent leur être
Qu'aux craintes que l'amour par ſes ſoucis fait naître,
Ces vifs raviſſemens d'un cœur qui ſait aimer,
Mais toujours trop facile, hélas! à s'alarmer.
Elle a ſu commencer d'en cueillir les prémices,
Mais elle ne doit plus en goûter les délices:
Le trépas va tarir ce torrent de douceurs.
Tel un froid imprévu sèche l'émail des fleurs.
Elle ne verra point, pour comble de détreſſe,
Un jeune rejeton, gage de ſa tendreſſe,
Tantôt entre ſes bras contre ſon ſein porté,
Tantôt ſur ſes genoux mollement agité,
Souriant dans ſes yeux à ſa mère fidelle,
Lui préſenter les traits de l'époux chéri d'elle.....
S'il étoit né du moins, il eût pu, ce cher fils,
Quand ſon père accablé de maux, d'ans & d'ennuis,
Déſeſpéré du ſort de ſa triſte famille,
Reviendra de pleurer au tombeau de ſa fille;
Il eût pu le forcer, par ſes embraſſemens,
A lui ſourire un jour au milieu des tourmens;
Ce fils l'eût conſolé dans ſa vieilleſſe amère,
Il eût pris dans ſon cœur la place de ſa mère.

De ces réflexions les retours déchirans
Viennent de ſes malheurs aigrir les ſentimens;

Et, de sa mort prochaine augmentant le supplice,
Lui font, jusqu'à la lie, avaler le calice.
Toutefois ses chagrins ne sauroient l'accabler;
Elle sent leurs assauts en vain se redoubler.
Ses yeux, de sa prison perçant la sombre voûte,
Jusqu'aux sacrés lambris se tracent une route.
C'est-là que s'élançant, son ame loin des maux
Respire, & goûte enfin un instant de repos.

En faveur d'un époux ses pressantes alarmes
Implorent le secours de ses amis en larmes;
Ses ennemis surpris frémissent de courroux,
De l'intrépidité qu'elle oppose à leurs coups;
Mais les grandeurs n'ont point d'étreinte qui la lie,
Gilfort est le seul nœud qui l'attache à la vie,
Son cher Gilfort combat encore dans son cœur,
Règne sur son esprit, lui commande en vainqueur;
En tout lieu son image importune & chérie
Se retrace sans cesse à son ame attendrie,
L'empêche d'achever de briser tous ses nœuds,
Et de prendre l'essor vers l'asile des cieux.

Telles qu'on apperçoit ces flammes inconstantes
Qui brillent tout-à-coup; puis, foibles & mourantes,
Sont prêtes à s'éteindre, & vont se rallumer
Autour de l'élément qu'on leur voit consumer;

Telle, bravant tantôt l'horreur d'un ſort funeſte,
Elle jouit d'un calme & d'une paix céleſte :
Tantôt l'amour l'embraſe, il trouble tous ſes ſens ;
Mais la vertu finit des combats ſi preſſans.
Oui, dit-elle, ce Dieu, qui fut mon eſpérance,
Daignera ſur Gilfort étendre ſa clémence.
Il fait lui ſeul ma force, il ſera mon ſecours,
Ses yeux ſeront ouverts ſur ſes précieux jours...
Que maintenant la mort ſans délai ſe préſente,
Elle eſt prête à tomber ſous ſa faux dévorante,
Elle accuſe déja ſa cruelle lenteur :
Mourir n'eſt plus un mal, c'eſt un bienfait flatteur

O mortels, dont les yeux, couverts de voile ſombres,
En vain de l'avenir voudroient percer les ombres,
Vous, qui penſez toujours que les malheurs ſouffert
Sont pour vous les derniers de vos malheurs divers,
Ah! n'oubliez jamais que ſur ce ſol de larmes
Les alarmes toujours ſuccèdent aux alarmes,
Et que des maux, dont rien ne peut rompre le cour
Compoſent trop ſouvent le cercle de vos jours.
La fille de Suffolck, après tant de ſouffrance,
Tranquille, s'appuyoit ſur la frêle eſpérance
Que la tombe pour elle étant prête à s'ouvrir,
Il ne lui reſtoit plus, hélas! que de mourir.

Mais que le vaſe amer, Deſtin, dont tu l'abreuves,
Lui préparoit encore de cruelles épreuves !
Des malheurs, mille fois plus grands que le trépas,
Alloient fondre ſur elle, & marquer tous ſes pas....

La porte s'ouvre, ô ciel ! ô fatale épouvante !
A ſes pieds ſoudain roule une tête ſanglante,
Couverte de cheveux que les ans ont blanchis :
O fille de Suffolck ! tu trembles !... tu frémis !
Une tête ! C'étoit celle de ſon grand-père :
Marie a fait tomber cette tête ſi chère.
Ce vieillard malheureux a vu dans le tombeau
Précipiter ſes jours par le fer d'un bourreau.....

A ce ſpectacle affreux, à cet objet terrible,
O Dieu ! quel cœur d'airain ne ſeroit pas ſenſible !
Le ſien eſt écraſé de ce coup imprévu,
Ses ſens ſont oppreſſés, ſon courage eſt vaincu.
Un ſoupir échappé vient trahir ſa conſtance ;
Ses pleurs trop retenus coulent en abondance,
Ses terreurs, ſes ſanglots & ſes ſaiſiſſemens,
Prouvent que tout ſon être eſt en proie aux tourmens.
Jamais père ne fut plus cher à ſa famille,
Plus ſes ans s'écouloient, plus il aimoit ſa fille.
Que cette tendre fille, au comble du malheur,
Auroit cru recevoir une inſigne faveur,

Si, par grace, au tombeau ſon ennemie altière
L'avoit laiſſé du moins deſcendre la première;
Et ſi de ce vieillard le deſtin rigoureux,
Caché dans l'avenir, l'eût été pour ſes yeux....
Son eſprit, réveillé par ce coup de tonnerre,
Connoît qu'il s'eſt flatté d'un eſpoir téméraire;
De nouvelles frayeurs il eſt ſoudain frappé.....
Dans un ſang précieux le glaive s'eſt trempé....
Déſormais quels accens, quelle main ſecourable,
Arrêteront les coups d'une Reine implacable?
Ciel! comment eſpérer que ſon inimitié
Ecoute un ſeul inſtant la voix de la pitié;
Qu'en ſon barbare cœur puiſſe entrer la clémence,
Lorſque le fanatiſme anime ſa vengeance,
Et que le zèle affreux, qui dirige ſon bras,
Rend ſacrés à ſes yeux les plus noirs attentats.

En butte à tant de traits, livrée à tant d'alarmes,
Elle laiſſe couler les torrens de ſes larmes;
L'effroi s'eſt emparé de ſon cœur oppreſſé:
Dans ſes veines ſoudain tout ſon ſang s'eſt glacé;
Des roſes de ſon teint les couleurs ſe flétriſſent;
De triſteſſe & de pleurs ſes yeux s'appeſantiſſent,
Une horrible pâleur ſur tout ſon corps s'étend....
Hélas! & ſi Gilfort avoit au même inſtant.....
Si du glaive frappé.... Ce doute qui l'opprime
Eſt comme un précipice où ſon ame s'abîme.

Ah! comment de Gilfort ſupporter le trépas?
Immobile & tremblante elle arrête ſes pas,
Elle n'oſe baiſſer ſes regards ſur la terre....
Ciel! ſi dans les horreurs du ſéjour qui l'enferre,
Ses yeux y rencontroient la tête de Gilfort....
Gilfort s'offre à ſa vue.... Eſt-il vivant ou mort?
Du tombeau, pour la voir, quitte-t-il les ténè-
bres?
Pâle, défiguré, couvert d'habits funèbres,
Vers elle, avec douleur, il marche d'un pas lent:
Tel du ſein du tombeau ſort un fantôme errant.
Elle friſſonne, fuit, recule d'épouvante;
Enfin, frappée à l'ame, éperdue & mourante,
Eſſayant vainement mille efforts ſuperflus,
Elle tombe ſans force, & ne reſpire plus.
Gilfort jette un grand cri:.... dans l'effroi qui l'agite,
Sur ſa chère moitié vole & ſe précipite,
Par un baiſer de feu tâche de rappeler
Son ame fugitive & prête à s'envoler.
Tel un flambeau brûlant par ſon approche enflamme
Le flambeau dont un ſouffle avoit éteint la flamme.

Elle entr'ouvre ſes yeux, qui nagent dans la mort,
Elle revoit le jour, elle apperçoit Gilfort,
Gilfort qu'elle chérit, auquel elle eſt ſi chère,
Pour qui ſeul elle veut jouir de la lumière:

Elle a pu ſans trembler ſe réſoudre à mourir;
Sous des coups d'étriſſans voir ſon père périr;
Mais en voyant Gilfort dans ce lieu redoutable,
Elle meurt mille fois de l'ennui qui l'accable.
« Cher époux, lui dit-elle, en quel lieu je te vois»!.
Mais ſoudain ſes ſanglots font expirer ſa voix.
L'amour rentre en ſon cœur, il l'embraſe, il la trouble,
Sa fermeté ſuccombe, & ſa douleur redouble....

Quel objet plus puiſſant pour attendrir les cœurs
Qu'une Belle attriſtée & ſes beaux yeux en pleurs?
Quel mortel fut jamais inſenſible à ſes larmes?
On ſe ſent pénétrer de je ne ſais quels charmes
Que nous font malgré nous ſentir ſes déplaiſirs:
Tous les feux de l'amour naiſſent de ſes ſoupirs;
L'on goûte, en partageant ſon déſeſpoir extrême,
Une volupté douce, enivrante & ſuprême.
Gilfort l'éprouve: il ſent rallumer ſes déſirs,
Déchiré de regrets, enivré de plaiſirs,
Dans les emportemens de ſon ame égarée,
Il ſaiſit dans ſes bras ſon épouſe éplorée,
Il perd le ſouvenir de ſes affreux malheurs,
Il ne ſent que l'amour, ſes charmes, ſes douceurs:
Dans les brûlans tranſports dont l'ardeur le dévore,
Il oſe, mais en vain, ſe croire heureux encore,

Il chérit ſon bonheur; mais ciel! dans ce moment,
Un barbare retour détruit l'enchantement:
Un invincible effroi de ſon être s'empare,
Des bras de ſa moitié la terreur le ſépare,
Il s'éloigne, s'enfuit d'épouvante frappé:
Ainſi fuit un mortel au trépas échappé.

Cependant, d'une voix encor mal affermie,
« Arrête, lui dit-il, ô moitié de ma vie!
» Arrête, je ne puis ſoutenir mes douleurs,
» Ta main a ſu tarir le ruiſſeau de mes pleurs;
» Serois-tu déſormais pour toi ſeule inſenſible,
» Prends, dans ton déſeſpoir, un cœur moins inflexible.
» Si vivre eſt un bienfait dont tu ne peux jouir,
» Chère épouſe, pourquoi me plaindre de mourir?
» Rentrer dans le néant eſt le ſort de tout être,
» C'eſt un traité qu'on fait en acceptant de naître.
» Tous, ſans exception, nous devons le remplir.
» Qu'importe un jour de plus? faudra-t-il moins périr?

» Du haut de ton palais nous obſervions les ondes
» Se ſoulevant du ſein de leurs grottes profondes,
» Et fatiguant les airs de leurs frémiſſemens,
» Se rouler, ſe preſſer tumultueuſement,
» Juſqu'à ce que, malgré leurs chocs & leurs ravages,
» Leur courroux expiroit, en touchant aux rivages,

» Ne nous disions nous pas, en fixant ces tableaux,
» Des malheureux mortels ainsi roulent les flots,
» Ainsi s'émeut & fuit, & disparoît leur race....
» Pourquoi donc t'effrayer du sort qui me menace?
» Ta sensibilité cause mon désespoir.
» Du destin qui m'attend cesse de t'émouvoir.
» Je le vois sans terreur, & la même tempête
» Qui frappera ton front, fera tomber ma tête.
» Je hais le jour sans toi, je ne veux que la mort,
» Oui, je vole avec joie au-devant de mon sort.
» Mourons : qu'un même glaive au tombeau nous
assemble,
» Que l'Epoux & l'Amante y descendent ensemble...
» Quoi! tes larmes encor commencent à couler...
» Il n'est que tes tourmens qui puissent m'accabler.
» Oui, Gilfort à son cœur reproche sa tendresse,
» Puisqu'elle ne fait plus qu'accroître ta détresse.
» Mes maux sont parvenus à leurs derniers excès,
» Toi, l'ame de ma vie, adoucis-en le faix;
» Et ne te montre point encore plus barbare,
» Que cette atrocité du sort qu'on nous prépare....

Vains efforts, rien ne peut assoupir son ennui:
Notre chagrin s'accroît par la pitié d'autrui;
Les accens douloureux d'un tendre & doux langage,
Loin de le ranimer, abattent le courage,

Ses yeux ſont inondés de pleurs plus abondans,
Gilfort, qui les condamne, en verſe des torrens...
Hélas! qu'eſt devenu ce gracieux ſourire,
Dont, en prenant en main les rênes de l'Empire,
Et loin de ſoupçonner un ſi rigoureux ſort,
En l'élevant au trône, elle accueillit Gilfort;
Quand les peuples ravis exaltant leur victoire,
Fixoient, avec reſpect, leur bonheur & leur gloire?
Ce jour, cet heureux jour renaît dans ſon eſprit.
Quelle félicité! mais quelle horreur la ſuit!...

Toutefois il émane un ordre de la Reine,
Qui preſcrit que tous deux, ſous le poids de leur chaîne,
Porteront ſans délai leurs pas mal aſſurés
Dans des lieux qui pour eux ont été préparés;
La rage de Marie, en cruautés féconde,
Veut, pour que leur ſupplice à ſes fureurs réponde;
Que ces Infortunés, déchus de leurs ſplendeurs,
Expirent au milieu de l'éclat des grandeurs.
Ce contraſte cruel qui brave leur misère,
Parce qu'il eſt barbare, eſt en droit de lui plaire.
D'un vaſte appartement le lugubre contour,
Par-tout tendu de noir cache l'aſpect du jour:
A la voûte eſt pendue une lampe fatale:
Telle luit d'un tombeau la lampe ſépulchrale,

D'après pâles rayons la funèbre lueur,
Des ombres de ces lieux découvre l'épaiſſeur ;
Et ſa clarté ne ſert qu'à rendre plus viſible
Toute l'horreur qu'inſpire un ſéjour ſi terrible.
Placé ſur une table un glaive étincelant
Brille, à travers la nuit, d'un éclat menaçant.

C'eſt dans cette demeure, où ſans nulle aſſiſtance,
Et dans cet appareil de mort & de vengeance,
Que ces tendres époux ſont conduits & laiſſés. . . .
Deux pervers de frayeur auroient été glacés :
Tout innocens qu'ils ſont, d'épouvante ils friſſonnent,
Ces ſcènes de terreur un inſtant les étonnent,
Et ſans doute il falloit brûler de leur amour,
Pour en ſentir les feux dans un pareil ſéjour.

D'abord tremblans, muets, ſans force, ſans puiſſance,
Ils ſe fixent l'un l'autre, & gardent le ſilence.
Gilfort fait le premier entendre ces accens :
« Que valent les bandeaux des rois les plus puiſſans !
» Qu'eſt-ce que perdre un ſceptre, & le plus vaſte empire ?
» Mais une épouſe chère, & pour qui l'on reſpire,
» Une épouſe adorée, & qu'on doit adorer,
» Sans ſouffrir mille morts, comment s'en ſéparer ?

» Comment ſans reſſentir les plus vives alarmes,
» La quitter en fixant ſes yeux noyés de larmes....
» Ah ! toujours de mes mains ſerrer tes belles mains,
» Goûter ſeul ce bonheur, parmi tous les humains:
» Ah! toujours à mon gré de mes lèvres ardentes
» Preſſer le vif corail de tes lèvres charmantes,
» Toujours voir tes beaux yeux exciter mes déſirs,
» Y lire ta tendreſſe, y puiſer mes plaiſirs.....
» Viens, vole ſur mon ſein, prodigue moi tes charmes,
» Dans nos embraſſemens étouffons nos alarmes,
» Abîmons dans l'amour cette affreuſe raiſon,
» Dont les ſecours pour nous ſont un fatal poiſon:
» Viens, chère épouſe, accours, livrons-nous au délire
» Qui ſur nous du bonheur doit ramener l'empire;
» Que nos cœurs réunis par les plus doux accords,
» Soient comme anéantis dans nos communs tranſports :
» Donne-moi l'univers, demande à ma tendreſſe
» Quel eſt le ſeul bonheur dont le ſoin l'intéreſſe,
» Je te tiens dans mes bras, & libre de ſouci,
» Sur le bord du tombeau, je crie : ah ! le voici »....
Il pouſſe un long ſoupir.... la douleur le déchire,
Il pâlit, il retombe en un affreux délire,

Mais ses yeux attachés sur l'objet de ses vœux,
Parcourent ses attraits d'un regard curieux,
Tandis qu'il les observe, une image effrayante
Lui retrace soudain son épouse expirante,
Il la voit dans l'horreur de cet instant cruel,
Où du fer d'un bourreau l'atteint le coup mortel,
Il voit, en frémissant, cette tête si chère
Loin de son corps sanglant rouler sur la poussière...

Mortels, qui jouissez du bonheur le plus doux,
Tremblez : les grands malheurs sont sur-tout faits pour vous :
Plus le sort vous plaça dans un degré sublime,
Plus sa main, sous vos pieds, a su creuser l'abîme :
Gilfort eût éprouvé des maux moins rigoureux,
S'il n'avoit pas été l'Amant le plus heureux....

O vous, qui connoissez l'amour & son empire,
Cœurs sensibles, touchés des accens de ma lyre,
Sous les sombres lueurs de ce pâle flambeau,
Osez suivre mes pas dans ce nouveau tombeau ;
Tâchons d'y découvrir, d'y contempler ensemble
Ces deux Infortunés que Marie y rassemble,
Voyons s'il fut jamais, pour aucun des humains,
Un séjour plus horrible, & de plus noirs destins....

Tantôt entrelacés, inondés de leurs larmes,
Ils confondent leurs pleurs, ainsi que leurs alarmes ;

Et puis saisis soudain d'une secrète horreur,
Ils s'évitent tous deux, reculent de terreur;
Tantôt de tous côtés courent leurs pas agiles,
Tantôt l'un devant l'autre ils restent immobiles;
Tantôt les yeux remplis & de crainte & d'amour,
L'un sur l'autre à l'envi se jettent tour à tour:
A quels égaremens ne sont-ils pas en proie!...
Dans leurs transports mêlés & de rage & de joie,
Ils se jurent encor un amour éternel,
Quand leurs têtes vont choir sous un glaive cruel:
Mais l'illusion fuit, leurs vains délires cessent,
La raison reparoît, & tous leurs maux renaissent.
Leur mort est pour Marie un supplice trop doux,
Il est d'autres tourmens qu'exigent son courroux.
Sa rage ingénieuse à venger son offense,
En prépare un, sur-tout, digne de sa vengeance....

De la jeune Suffolck le culte étoit connu.
Elle veut dans son cœur éprouver la vertu:
Un prêtre est envoyé:.... ministres des disgraces,
Deux farouches bourreaux accompagnent ses traces;
Leurs sinistres accens annoncent que Gilfort
Va tomber par leurs mains sous les coups de la mort,
Et que sa triste épouse, au gré de leur furie,
De cet époux si cher doit voir trancher la vie.....

Le prêtre alors témoin de ses frémissemens,
De son cœur déchiré suit tous les mouvemens.

« Je le vois, lui dit-il, votre force ſuccombe,
» Mais vous pouvez ſauver votre époux de la tombe ».....

Le ſauver !.... A ces mots, ſon ſein s'enfle agité,
Dans ſes veines ſon ſang eſt ſoudain arrêté,
Ses eſprits ſont glacés, ſa vie eſt ſuſpendue,
Sur la bouche du prêtre elle attache ſa vue,
Elle reſte tremblante, immobile, & ſans voix.
« Ah ! dit le prêtre alors, une ſeconde fois,
» Sauvez ce cher époux, votre père, vous-même...
» Il n'eſt pour le Très-Haut qu'un ſeul culte ſuprême,
» C'eſt celui que Marie apporte à ſes autels,
» Embraſſez-le, tout autre avilit les mortels »....

O puiſſance des cieux devenez ſa défenſe !
Tous les malheurs paſſés cèdent à ſa conſtance,
Elle compte pour rien les aſſauts du trépas;
Ce n'eſt qu'en cet inſtant que naiſſent ſes combats.
Fille dénaturée, épouſe ſanguinaire,
Faut-il laiſſer périr, & Gilfort, & ſon père !...
Mais parjure au Très-Haut faut-il trahir ſa loi ?...
Ne craignons rien, le ciel éclairera ſa foi.
De la Religion l'aſſiſtance invincible
Deviendra ſon ſoutien, & ſon guide infaillible,
Et fera dans ſon cœur triompher des deſſeins
Qui ſemblent ſurpaſſer le pouvoir des humains....
Hélas !

Hélas ! nos frêles nerfs ont à peine l'adreſſe
De donner à la flêche un inſtant de vîteſſe,
La moindre bulle d'air, funeſte pour nos jours,
De la jeuneſſe en nous peut arrêter le cours ;
Un héros eſt détruit ainſi qu'un vil atôme.
Rien n'eſt donc plus fragile & plus foible que l'homme :
Mais cet Être éternel, dont le bras tout-puiſſant
Donne une aîle ſi prompte au foudre mugiſſant,
Qui fait, quand il lui plaît, ſur nos coupables têtes
Et voler les éclairs, & gronder les tempêtes,
Eſt-il un être foible, un être limité ?.....
Hé bien ! de ſon pouvoir toute l' imenſité
Eſt la nôtre, au moment que, brûlés d'un ſaint zèle,
A notre heureux ſecours la prière l'appelle.....
Oui, la Religion, par un pouvoir vainqueur,
Sait aſſocier l'homme à l'Être créateur,
Lui faire partager, ſur ces humbles rivages,
La puiſſance du Dieu qui commande aux orages.

La fille de Suffolck lève au divin ſéjour
Ses yeux où ſont tracés la triſteſſe & l'amour ;
Elle tombe à genoux, & ſon ame en ſilence,
Implore du Très-Haut la ſublime aſſiſtance :
Un ſeul inſtant s'écoule, & de leurs noirs ſoucis
Ses regards & ſon front ſont ſoudain éclaircis,

Son visage est paré d'une beauté nouvelle,
Elle semble jouir d'une vie immortelle.
Elle se lève alors brillante de splendeur,
Et d'un ton soutenu de force & de grandeur:

« Banniſſez, lui dit-elle, une vaine espérance....
» Non je ne puis.... Gilfort (c) plus prompt qu'un trait s'élance,
Il frémit; sur sa bouche il brûle d'étouffer
Son vertueux projet, tout prêt à triompher....

O trop barbare époux, est-ce ainsi que tu l'aimes?
Mais tout-à-coup atteint de ces frayeurs extrêmes,
Que pour elle il éprouve, & qu'il n'a pas pour lui,
Il se frappe le sein, se livre à son ennui,
Et sa voix, maudissant sa noire destinée,
Exhale par ces mots sa douleur effrénée :

« Ah! rappelle le temps de nos plus tendres nœuds,
» Rappelle les momens où Gilfort fut heureux,
» Rappelle les transports de mon ame enflammée,
» Parle, dans quel instant ne fus-tu pas aimée?
» Si tu ne m'aimes plus, perds-en le souvenir :
» Il est doux d'oublier ce que l'on doit haïr.
» Mais si tu t'en souviens; si tu m'aimes encore,
» Ah! jamais.... non jamais.... ô Moitié que j'adore!

(c) Gilfort avoit été élevé dans la Religion Romaine.

» Ta farouche vertu ne pourra prononcer
» L'affreux arrêt de mort, que tu veux m'annoncer.
» Toi, qui m'as tant chéri, dont l'amour m'abandonne,
» Qui ne comptois pour rien le plus glorieux trône,
» Quand tu le comparois au prix que vaut mon cœur;
» Toi, qui croyois jouir du plus parfait bonheur,
» Qui, fière du beau feu qui pour toi m'intéreſſe,
» N'avois d'autres déſirs, que ceux de ma tendreſſe,
» Si Gilfort déſormais n'eſt qu'un monſtre odieux,
» Tiens, voilà des bourreaux, qu'il périſſe à tes yeux,
» Par tes ordres cruels, que ſon malheur s'achève,
» Commande ſon trépas, qu'il tombe ſous le glaive;
» Étonne l'univers de ce forfait nouveau : . . . .
» Mais ton père, ſi près d'entrer dans le tombeau,
» Veux-tu dans les tourmens l'y faire encore deſcendre ?
» Pourras-tu, ſans frémir, voir d'un père ſi tendre
» Le ſang déja glacé, ſur le mien répandu,
» Sous les pieds d'un bourreau ruiſſeler confondu ?
» Mais que dis-je ? pourquoi t'attendrir pour ce père,
» Il ne t'a point aimée, & c'eſt là ſon ſalaire »....

A ces mots un vieillard vient vers elle, à pas lents,
Affoibli ſous le faix des douleurs & des ans,

Triſtement ſur la terre il attachoit ſa vue ;
Des lambeaux le couvroient, mais ſa tête étoit nue :
C'étoit ſon triſte père : oui, pour lui dérober
Le tourment ſous lequel il craint de ſuccomber,
Trois fois il détourna ſon auguſte viſage,
Et d'une voix tremblante il lui tint ce langage :

« Moi, que tu vois toucher au terme de mes
» jours,
» Et ſi près d'en finir le déplorable cours,
» Cette hache en ſervant une injuſte ennemie,
» Ne pourra me ravir qu'un ſeul inſtant de vie ;
» Mais toi, ſi jeune encor, pourquoi veux-tu courir
» Audevant de la mort qui s'obſtine à te fuir ?
» Te verrai-je inſenſible à mes dernières larmes ?
» Ah ! que tu ceſſerois de blamer mes alarmes,
» De condamner mes vœux, ſi, tendre mère un
» jour,
» Tu connois où ſe peut étendre mon amour ».

Il dit : ſes cris aigus, le courroux qui l'enflamme,
Tracent les chocs divers des fureurs de ſon ame ;
Il revient à ſa fille, il prend ſa jeune main,
La flatte tendrement, la preſſe ſur ſon ſein.

« Arme toi d'un poignard, frappe, aſſouvis ta
» haine,
» Soulage-moi, préviens les meurtres de la Reine :

» Il ſent plier ſous lui ſes genoux chancelants ,
» Il tombe ſurchargé du poids de ſes tourmens... »

Tandis que repouſſant cette attaque cruelle ,
De la jeune Suffolk le courage chancelle ,
Et qu'enfin épuiſé par ces nouveaux combats,
Son cœur, à chaque inſtant, ſouffre mille trépas,
Tout-à-coup à grand bruit deux vaſtes portes s'ouvrent ,
Sur la terre giſſans à ſes yeux ſe découvrent
Deux troncs enſanglantés , ſous la hache abattus,
Sans tête , & dans le ſang noyés & confondus :
Hélas ! de ſes amis c'étoient les plus fidelles ,
Ceux dont le front couvert de palmes immortelles,
Pour ſoutenir ſon trône , au milieu des haſards,
Avoit cent fois bravé les maſſacres de Mars...

Quel ſpectacle, grand Dieu ! l'inſtant fatal eſt proche ,
L'arrêt eſt ſans retour & le bourreau s'approche ;
Le glaive levé brille & le coup va tomber,
A la mort nul ſecours ne peut la dérober.
Ses amis éperdus rempliſſent, par leur crainte,
Et de deuil & d'horreur cette lugubre enceinte...

Religion auguſte, invincible ſoutien,
C'eſt toi qui la défends, ſon triomphe eſt le tien :

Avec quel héroïſme, en ce dernier orage,
Cette jeune Princeſſe illuſtra ſon courage:
Décidée à mourir & prête à s'immoler,
On la vit tout-à-coup s'avancer ſans trembler,
Embraſſer tendrement ſon époux & ſon père,
Eſſayer d'adoucir leur ſi juſte colère,
Enfin les conſoler par ces derniers accens :
« De votre aveugle amour les déſirs offenſans
» Ont alarmé mon cœur, mais ne m'ont point aigrie.
» Hélas ! il m'eſt trop doux que vous priſiez ma vie ;
» Mais permettez du moins, puiſqu'en mon triſte ſort
» Je n'ai pu vous ravir l'un ni l'autre à la mort,
» Qu'en entrant dans la tombe au moins je m'applaudiſſe
» De pouvoir au Très-Haut offrir le ſacrifice
» De deux têtes pour moi cent fois d'un plus grand prix
» Que la vie & le jour qui vont m'être ravis ».
En exprimant ces mots ſes bras preſſent encore,
Et ſon père mourant, & l'époux qu'elle adore.
« Mais j'aime à me flatter, reprend-elle, & je crois
» Qu'enfin mon ſang verſé ſatisfera les loix ;
» Que, contente ſur moi d'épuiſer ſa vengeance,
» La Reine juſqu'à vous étendra ſa clémence :
» Il n'eſt plus dans ma mort de tourmens rigoureux,
» Ils ont tous diſparus dans ces derniers adieux,

» Et le ſort qui m'attend, après tant de ſupplices,
» N'eſt plus qu'un long tiſſu d'éternelles délices :
» Arrêtez donc des pleurs vainement répandus,
» Et ne m'enviez point des biens qui me ſont dus»...

Alors d'un air ſerein, avec un fier ſourire,
Ainſi qu'elle eût dicté les loix de ſon empire,
Elle daigna tourner ſes yeux ſur ſes bourreaux,
Et ſa bouche ſoudain leur adreſſa ces mots:..

« Pourquoi pâliſſez-vous? dites à votre Reine
» Que je bénis le Ciel des projets de ſa haine ;
» Que je foule à mes pieds le trône que je perds ;
» Qu'un bonheur éternel va ſuivre mes revers.
» Ce bonheur eſt un fruit qu'a produit ſa vengeance ;
» Je ſavois que ma mort étoit en ſa puiſſance :
» Souvent dans leurs ſuccès les méchans ſont trompés ;
» Miniſtres du trépas, ne craignez rien : frappez...»

Au récit de ſa mort Rome donna des larmes ;
Marie en reſſentit de cruelles alarmes :
Mais hélas! ſes remords devinrent ſuperflus,
Et le père, & la fille & l'époux n'étoient plus.

Fin du Poème.

A Orléans, de l'Imprimerie de COURET DE VILLENEUVE, Imprimeur du Roi.